

DÉMONICA

Hervé Gagnon

PROLOGUE

Havre-Grâce, septième jour d'avril
*Anno Domini Nostri Iesu Christi*¹ 1563

Je m'appelle Guichard Sorbiac et je n'existe pas. Ici, à Havre-Grâce, personne n'existe. La colonie, si l'on peut qualifier ainsi ce ramassis de quelques pauvres bâtisses, ne figure sur aucune carte. Personne n'a jamais prononcé publiquement son nom sur le sol béni de la mère patrie et aucune plume ne l'a couché sur papier. Nos préparatifs ont été discrets et nul ne sait que nous sommes ici.

Je n'ai personne à blâmer et il serait futile de le faire. Nous savions que la vie dans cet endroit serait dure et exigeante, que certains d'entre nous risquaient de ne pas survivre. Nous l'acceptons parce que nous entretenons l'espoir d'une vie meilleure et parce que nous avons la conviction de remplir une mission divine.

Aucun d'entre nous n'aurait pu soupçonner que nous mettions les pieds en enfer. Nous nous sommes retrouvés entièrement livrés à nous-mêmes, sans défense et sans aucun espoir de secours. De toute façon, je le comprends maintenant, rien sur cette terre ne pouvait nous venir en aide. Ni notre religion ni celle des autres. Nous avons été oubliés tant du Ciel que des Hommes. Peut-être Dieu est-il indifférent au sort de ses créatures ? Peut-être laisse-t-il le Bien et le Mal s'affronter librement, sans règles et sans fin ? Ou peut-être n'existe-t-il tout simplement pas ?

J'imagine que je serai bientôt fixé sur ces questions, car ma fin approche, aussi inéluctable que le retour quotidien de la nuit. Je saurai si j'ai une âme éternelle qui peut être damnée ou si je ne suis qu'un assemblage de chair et de sang libre d'agir comme il le désire. Une chose est sûre, en tout cas : la foi n'offre aucune protection.

La mort est partout. Rien ne lui échappe. Goûter son baiser froid et putréfié n'est qu'une question de temps. Je l'ai observée plus que quiconque ne devrait le faire. Je sais qu'elle peut être cruelle au point de se montrer patiente pour prolonger un martyr. La vie n'est qu'un jeu obscène et dénué de sens. La

¹An de Notre Seigneur Jésus-Christ

souffrance est le lot de l'homme. Elle commence sur cette terre et se poursuit sans doute pour l'éternité. Mourir ne libère pas. Vivre non plus. Tout n'est que désespoir. *Éli, Éli, lama sabachthani* ?² a demandé Jésus sur la croix. Sans doute avait-il compris la même chose. Dieu, s'il existe, n'est qu'un marionnettiste qui se rit des pantins que nous sommes.

Selon toute vraisemblance, j'ai perdu la foi qui était si chère à mon cœur. Moi qui, jadis, avais toujours eu l'impression que mes supplices étaient entendues, je n'en reçois maintenant aucun écho, comme si elles allaient se perdre dans un vide infini. Je sais fort bien maintenant que toute la ferveur du monde ne changera rien au fléau qui nous afflige.

En attendant la fin, je n'arrive plus à dormir. Je ne saurais dire si c'est la peur ou la faim qui m'ouvre les yeux chaque fois qu'ils se ferment. Sans doute la conjonction des deux. L'homme est ainsi fait qu'il lutte avec sa dernière once de force pour survivre, même s'il doit pour cela commettre l'innommable.

Je voudrais passer le temps qui me reste à prier pour me préparer à la mort, mais à quoi bon ? Alors j'écris. Ceci est mon journal, par la force des choses, mon testament. Il est aussi celui des pauvres habitants de Havre-Grâce. J'userai de mes dernières forces pour le cacher dans les ruines de notre misérable colonie en souhaitant que personne n'ait jamais à le lire.

Étranger qui, par le plus grand des malheurs, lis ces mots, il est peut-être déjà trop tard pour toi. Si tu le peux, remonte sans attendre sur ton navire et retourne d'où tu viens, sans regarder derrière. Détruis les cartes qui désignent cet endroit et effaces-en toute mention dans tes écrits. Ne raconte à personne y être venu. Oublie y avoir mis les pieds. N'en parle même pas à confesse si tu es catholique : le prêtre qui entend tes péchés pourrait en échapper mention. Enferme ce secret dans le dépôt de ton cœur et emporte-le dans la mort.

Car l'enfer existe et cet endroit en est l'entrée. Comme moi, tu finiras par souhaiter la mort et, telle une immonde pucelle, elle se refusera à toi.

²*Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* Évangile de Matthieu, 27, 46

1

Nous n'avons pas vraiment choisi de disparaître. Nous y avons été contraints par la folie des hommes. Mais nous avons accepté notre sort dans un esprit d'humble soumission à la volonté divine. N'étions-nous pas privilégiés entre tous ? Ne figurions-nous pas parmi les élus qui allaient échapper à l'horreur ? Si nous avions su alors ce que nous avons compris ensuite, nous aurions assurément choisi de rester en France. Au bout du compte, traverser l'océan n'aura servi qu'à retrouver ce que nous pensions fuir : la peur et la mort. Mais en mille fois pire.

Pourtant, en janvier de l'an de Notre Seigneur 1562, à Paris, les jours s'écoulaient aussi tranquillement que la Seine. La boutique d'imprimeur de mon père, sise au rez-de-chaussée de la maison familiale, dans une petite rue de la capitale, constituait l'essentiel de mon univers. J'y œuvrais comme apprenti en sachant qu'un jour, j'en serais le maître. Le sort avait en effet voulu que mon frère aîné, qui aurait dû en hériter, succombât à une fièvre pourprée l'année précédente, en même temps que mon infortunée sœur cadette. Je me retrouvais donc seul dépositaire de la tradition familiale des Sorbiac. Mes journées s'écoulaient, joyeuses et simples, ponctuées par les notes de la flûte en bois qui ne me quittait jamais et que je tirais de ma poche à la moindre occasion.

La maison était baignée par des relents de tristesse que même la foi inébranlable de mes parents ne parvenait pas à dissiper entièrement, mais, en somme, la vie suivait son cours dans une relative sérénité. Certes, la coexistence de deux religions en France posait quelques difficultés et engendrait parfois des tensions, mais rien ne laissait présager la façon dont le royaume tout entier allait s'embraser et la démence dans laquelle ses sujets allaient sombrer. Charles IX, enfant-roi d'à peine douze ans, venait tout juste de signer un édit de tolérance qui admettait enfin l'existence en France de notre religion protestante, née de la révolte de Martin Luther face aux excès de l'Église catholique. Désormais, il était donc permis de célébrer notre culte réformé dans les faubourgs et de tenir des réunions privées à l'intérieur des villes. Tous les huguenots du pays se réjouissaient de pouvoir vivre ouvertement leur foi en côtoyant sans crainte leurs congénères catholiques. Il n'en allait pas autrement chez les Sorbiac, dont la ferveur religieuse était admirable.

C'était sans compter sur le parti de François de Lorraine, duc de Guise et proche de la reine mère, qui ne pouvait souffrir l'idée qu'il y eût, sur le territoire français, des gens de la religion réformée. Le premier mars, lui et ses sbires, tous catholiques fanatiques, ont assassiné froidement les participants

d'une paisible assemblée de « huguenots » à Wassy, sous prétexte qu'elle avait lieu à l'intérieur de la ville et non pas dans un faubourg, tel que le stipulait l'édit. Le triste résultat s'est soldé par cinquante morts innocents, dont des femmes et des enfants, et cent cinquante blessés pour un simple point de droit. Cinquante assassinats commis de sang-froid, supposément au nom de Dieu.

Dès lors, tout a basculé. La haine religieuse, plus ou moins larvée depuis trente ans, a éclaté au grand jour, telle une hydre sortant de sa tanière. Les catholiques sont devenus enragés, comme si cette première abomination autorisait nécessairement toutes les autres. L'horreur et la folie ont enveloppé la France entière. Dans les villes, les assassinats se sont multipliés, véritables boucheries perpétrées au grand jour. Dans les rues, des meutes de catholiques hurlants, enragés et couverts de sang se précipitaient pour écharper, égorger, crucifier, éventrer et violer tout ce qui était protestant ou paraissait l'être aux cris de « mort aux parpaillots ». Tout cela, sans les moindres représailles. La reine Catherine, cette maudite Médicis italienne qui régnait à travers son fils, était bien trop heureuse de voir disparaître les réformés qu'elle haïssait pour arrêter le parti des Guise.

Mes propres parents figurent parmi les victimes de ces carnages. Ces gens simples, qui menaient une existence modeste et vertueuse, ne méritaient pas un tel sort. Jamais je n'oublierai la danse obscène à laquelle l'assassin de ma pauvre mère a soumis son cadavre ensanglanté. Je le revois encore s'esclaffer tandis qu'il la faisait tourner, sous le regard amusé et les encouragements de ses complices.

— Regardez-moi les tétins sur cette gueuse ! s'est-il exclamé après avoir déchiré la blouse de ma mère, en soupesant les seins lourds qui m'avaient nourri.

Jamais je n'oublierai la manière dont il a ensuite retroussé ses jupes et fait tomber ses propres hauts-de-chausses pour la trousse et l'outrager ; tout cela sous les yeux horrifiés de mon pauvre père qui agonisait dans son imprimerie saccagée. Jamais je ne cesserai d'entendre les rires gras des autres. J'ai été témoin de tout cela par l'entrebâillement de la porte de l'appentis où je m'étais réfugié sur l'ordre de mon père. Une année et demie a passé, mais il me suffit de fermer les yeux pour goûter à nouveau le sang qui a rempli ma bouche tant je me suis mordu la lèvre pour ne pas crier.

Dès lors, les choses n'ont fait qu'empirer. Selon une rumeur de plus en plus persistante, le prince de Condé, chef du parti des protestants, travaillait à regrouper une armée pour défendre les nôtres et donner la réplique aux catholiques. Le sang appelant le sang, nous étions au bord d'une guerre entre Français. Pis encore : une guerre entre deux religions qui, malgré des différences somme toute insignifiantes – sauf pour les théologiens et les politiques –, adorent le même Dieu. Une abomination. Assurément, celui qui a dit que Notre Seigneur apportait la paix ne vivait pas en France ! Jésus lui-même n'a-t-il pas déclaré : *Pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre ? Non, vous dis-je, mais la division*³. *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée*⁴.

³Évangile de Luc, 12, 51

Dans sa grande clairvoyance, l'amiral Gaspard de Coligny, l'un des rares représentants de la religion qui conservait encore une influence à la Cour, avait anticipé que les choses se dégraderaient et que le moment viendrait où la religion réformée devrait être mise à l'abri pour survivre.

Sans le savoir, il nous a tous envoyés à l'abattoir.

2

Au début d'avril 1562, nous avons quitté la France dans le plus grand secret. Ceux qui allaient devenir les habitants de la colonie de Havre-Grâce ont disparu sans laisser la moindre trace, simples poussières emportées par le vent. J'ignore donc ce qui a pu se passer après notre départ. Nous n'avons plus eu de contact avec la mère patrie, mais je soupçonne que le fond du baril n'était pas encore atteint quand nous sommes partis.

Nous étions trente-sept en tout, hormis le capitaine et les matelots. Trente-sept innocents qui se lançaient tête baissée dans l'inconnu, au service de Dieu. Notre groupe était composé d'hommes, de femmes et d'enfants de tous âges. Parmi nous se trouvaient un cordonnier, quelques marchands, un chirurgien-barbier, une sage-femme, un fourreur, des menuisiers, une couturière, un maréchal-ferrant, plusieurs journaliers, un notaire et moi, simple apprenti imprimeur. La petite équipe mal assortie, regroupée discrètement parmi les huguenots les plus apeurés de Paris et bien mal préparée, comme nous ne tarderions pas à le découvrir, était menée par le ministre du culte Jacques Mercier, un ancien prêtre catholique, grand, maigre et chauve, qui avait conservé un air austère mais qui, sous ses dehors intimidants, était d'une grande bonté. Il était aussi un brin lubrique car, dès qu'il avait laissé tomber la soutane, il s'était empressé d'épouser la jeune Élisabeth. Elle lui avait donné trois enfants en cinq ans, dans un enthousiasme qui ne s'était pas amoindri puisqu'il résonnait encore la nuit dans tout le navire, provoquant l'amusement et l'envie des autres hommes.

S'y trouvait aussi, à mon grand soulagement, Marie-Anne Sorbiac, ma grand-mère maternelle, qui constituait désormais toute ma famille et qui, à cinquante-deux ans, compensait sa vieillesse par un courage inébranlable. À cet équipage de fortune s'ajoutaient une dizaine de cochons, trois bœufs de trait, quelques chiens et chats ainsi que, pour notre plus grand malheur, un véritable escadron de rats.

Le navire de cent cinquante tonneaux, dont les quatre-vingts pieds de longueur nous semblaient bien courts pour un si long voyage, a quitté le port de Saint-Malo en pleine nuit, sans même un pavillon à son mât. Dans mes pires cauchemars, je n'aurais pu imaginer l'enfer que j'allais y vivre, moi dont les pieds n'avaient jamais quitté la terre ferme. Des soixante-deux jours de traversée, soixante et un ont été une torture. Pendant les onze premiers, je me suis vomi les entrailles, certain que mes tripes allaient finir par jaillir de ma bouche et passer par-dessus le bastingage. N'eût été la bonté de Marie-

Anne, qui insistait doucement pour me faire avaler quelques morceaux de biscuits durs et de l'eau que j'arrivais parfois à garder une ou deux heures, je serais assurément mort d'inanition. Je la revois encore assise près de moi, forçant un sourire bienfaisant qui cachait mal son inquiétude, jouant nerveusement avec le médaillon en or qu'elle portait sur une chaînette autour du cou et qui lui avait été offert par feu mon grand-père lorsque tous deux étaient encore tourtereaux. C'était là sa seule richesse, mais aussi son souvenir le plus précieux. À maintes reprises, elle m'avait affirmé qu'il me reviendrait à sa mort et que je devrais en prendre grand soin.

Lorsque le mal de mer m'a enfin quitté, j'ai recommencé à manger les biscuits du matin et le potage de blé ou d'avoine agrémenté de pois et de lard le reste du temps, sauf quand quelqu'un parvenait à pêcher une morue ou un marsouin, ce qui ne se produisait pas souvent. J'avais à peine commencé à me remettre un peu de graisse sur la charpente que les biscuits se sont remplis d'asticots et que l'eau potable est devenue brunâtre et nauséabonde. Nous n'avions d'autre choix que d'avalier ces immondes grouillantes de vers pour ne pas mourir, malgré les atroces maux de ventre qu'ils nous causaient. Pour oublier un peu notre misère, il n'y avait que les dés, les cartes à jouer, les marches sur le pont lorsque le temps le permettait et, dans mon cas, ma fidèle flûte. Un journalier imprudent surpris par une vague est même passé par-dessus bord alors qu'il tentait d'échapper à l'air irrespirable de l'entrepont, où nous devions partager l'espace avec les rats et les poux.

De plus, malgré la bonne volonté de l'amiral, notre navire avait quitté Saint-Malo insuffisamment approvisionné. À mi-chemin de la traversée, les gencives des passagers affamés ont donc commencé à saigner et leurs dents, à tomber. J'en ai moi-même perdu quelques-unes, Marie-Anne aussi. À cette mystérieuse maladie se sont ajoutées les fièvres, dont plusieurs sont morts.

— Dieu tout-puissant, laissez-moi mourir, a imploré faiblement une pauvre inconnue brûlante de fièvre, allongée dans ses déjections.

Celle-là, Dieu l'a exaucée et, avec le recul, je l'envie et je lui souhaite le paradis. En tout cas, elle n'a jamais atteint l'enfer. Durant les deux dernières semaines, tous les trois ou quatre jours, on balançait un nouveau cadavre par-dessus bord après les prières d'usage prononcées par ceux qui avaient encore la force de se regrouper sur le pont.

Comme si cela ne suffisait pas, Louise, la fille aînée du pasteur Mercier – un adorable petit ange blond de cinq ans – a été frappée par quelques crises de haut mal. Sans doute la faim et la faiblesse y étaient-elles pour quelque chose, mais la vue de l'enfant gesticulant sur le plancher, la bave aux lèvres et les yeux révulsés, tandis que des râles gutturaux montaient de sa poitrine, a engendré une peur superstitieuse chez les passagers, déjà terrorisés et sensibles aux mauvais augures. Dès lors, les autres se sont mis à l'éviter subtilement et à détourner le regard, au grand dam de ses parents attristés.

Après soixante-deux longs jours de souffrances empirées par quelques tempêtes effrayantes, nous avons enfin aperçu la terre, au début de juin 1562. Je n'ai aucune honte à dire que j'ai pleuré en remerciant Dieu à genoux. Du pont, je pouvais apercevoir un rivage où la forêt luxuriante semblait

s'étendre à perte de vue. J'avais sous les yeux le Nouveau Monde, tel qu'il avait été visité par Jacques Cartier dont nous suivions les traces.

Nous n'étions ni explorateurs ni navigateurs, et nous avons payé chèrement le prix de notre inexpérience. La faim, la soif et la maladie ayant fait leur œuvre, nous n'étions plus que des squelettes ambulants avec six cochons, les trois bœufs ayant aussi rendu l'âme. Ironiquement, les chiens et les chats, eux, avaient fort bien survécu grâce à l'abondance de rats. Chacun de nous éprouvait la reconnaissance exaltée du survivant, moi encore plus que les autres puisque ma grand-mère, courageuse vieille, avait été épargnée.

Tel que Coligny l'avait ordonné avant le départ, notre navire est reparti aussitôt que nos pauvres possessions et ce que nous avions d'équipement ont été débarqués. De cette façon, toute tentative de retour était rendue vaine. Comme rares provisions, nous devions nous contenter de biscuits grouillants de vers. Heureusement, l'eau était abondante et fraîche.

Avec les planches, les cordages, le calfeutrage et le goudron que nous avons emportés, nous avons construit des barques et des radeaux. Notre foi ardente nous soutenant faute de provisions, nous avons chargé sur nos embarcations de fortune les animaux, les outils, les malles et les quelques meubles qui nous avaient accompagnés depuis la France et qui constituaient toutes nos possessions.

Confiant notre sort à Dieu, nous avons suivi le trajet parcouru jadis par Jacques Cartier lors de son second voyage au Canada. Grâce à ses récits, nous savions qu'il avait remonté un grand fleuve en barque jusqu'à une île où se trouvait un village d'une cinquantaine de grandes habitations appelé Hochelaga, encerclé par une palissade de bois, au pied d'une montagne qu'il avait baptisée *Monsrealis*. Étrangement, lors de sa seconde visite, en 1541, il avait trouvé l'endroit abandonné, sans s'avancer sur les causes de cette désertion.

L'amiral de Coligny avait estimé que l'emplacement serait idéal pour y établir une colonie secrète. Déjà défriché et situé près du fleuve, il nous permettrait de mettre rapidement quelques champs en culture, de pêcher et de chasser pour suppléer à nos minces ressources et assurer notre survie à court terme. Nous pourrions aussi utiliser les cours d'eau pour nous déplacer.

Sans surprise, nous avons trouvé le village en ruine. Ce qui avait été, selon Cartier, une impressionnante bourgade habitée par trois mille Sauvages avait maintenant des airs de village fantôme. À l'exception des restes encore visibles de quelques structures, les bâtisses avaient disparu. De la solide et haute palissade qui avait tant impressionné l'explorateur, il ne restait rien hormis quelques pieux moisis dans les herbes hautes qui avaient repris leurs droits. Hochelaga n'existait plus. Non loin de là, à quelques heures de marche, nous pouvions apercevoir la montagne, ce mont Royal d'où, sans doute, on pouvait admirer l'île tout entière.